

Entretien

Alain Finkielkraut : **« La littérature, école du jugement »**

Le Français dans le Monde : Essayiste, polémiste, philosophe... vous avez également enseigné les lettres. Quelle est votre vision du rôle du professeur dans la transmission de la littérature ?

Alain Finkielkraut : J'ai passé une agrégation de lettres modernes, mais je n'enseigne plus la littérature. J'enseigne la philosophie, ou plus généralement l'histoire des idées. La littérature n'est donc présente dans mon enseignement que de manière oblique et indirecte. Mais j'essaie de nourrir mon propre travail philosophique de références littéraires. Au même titre que la philosophie ou les sciences sociales, il me semble que la littérature est essentielle à la pensée.

Vous écrivez que sans la littérature « nous connaîtrions peut-être les lois de la vie mais pas sa jurisprudence »...

A. F. : Je pense en effet que la grande littérature ne nous présente jamais des échantillons ou des représentants, mais toujours des individus. Proust écrit : « C'est sur la cime du particulier qu'éclôt le général ». Tel est à mon avis le paradoxe constitutif de la littérature. Au fond, elle met en œuvre cette phrase de Kierkegaard : « Tout homme est une exception. », et elle ne sacrifie jamais la pluralité humaine par la connaissance de l'homme.

Les neuf romans que vous avez choisis sont traversés par des individus aux prises avec des idéologies ou avec d'autres hommes. Il s'agit d'œuvres internationales.

A. F. : C'est parfois aussi un homme aux prises avec ses propres phantasmes. Qu'il s'agisse de Ludwig, le héros de « La Plaisanterie », croyant pouvoir se venger de son persécuteur et ainsi donner un sens à sa vie. Que ce soit Coleman Silk dans « La Tache », décidant d'être blanc et d'être ainsi son propre créateur, finissant par être accusé de racisme par la société bien-pensante de son université. Que ce soit enfin Lord Jim, croyant pouvoir vivre des aventures et assujettir la réalité à l'idée qu'il se fait de l'aventure.

Depuis Goethe, nous vivons à l'âge de la Welt litteratur. Les grands écrivains appartiennent de plein droit à la littérature mondiale, nous devons nous en réjouir : la France est un pays de grande littérature et celle-ci a même été longtemps une composante essentielle de l'identité française.

À quoi servent toutes ces « histoires » ?

A. F. : Nous passons notre vie à nous raconter des histoires. Que nous lisions ou non, nous sommes des producteurs et des consommateurs d'histoires. La littérature, au sens où je l'entends, déchire —pour parler comme Kundera— le rideau narratif qui s'interpose entre nous et le monde, voire entre nous et nous-mêmes. Socrate disait : « Seule une vie examinée vaut d'être vécue » et la littérature est une des modalités de l'examen de la vie par elle-même.

Il y a des histoires qui ont précisément le mérite de ne pas nous raconter des histoires et d'éclairer l'existence. Il existe des fables qui sont là pour nourrir nos préjugés ou assouvir nos phantasmes. Il y a d'autres fables, qui ont un pouvoir d'élucidation. Je crois à l'investigation narrative de l'existence. La littérature est en

guerre contre la mauvaise littérature, qui est partout : des scénarios de films en passant par d'innombrables romans d'amour. On ne peut aborder la littérature sans poser de façon intransigeante la question de la valeur.

Cette valeur est relative selon chaque lecteur...

A. F. : Absolument pas ! Si l'on soutient ce propos, on dit que la littérature n'a aucun rapport avec la connaissance. Si tel est le cas, à quoi bon ? Alors, toutes les pratiques culturelles se valent. Non, la littérature est une modalité de la connaissance.

Le rôle de la littérature est-il toujours aussi prégnant dans nos existences ?

A. F. : Non, la littérature demande une attention que le public est de moins en moins disposé à lui offrir. Nous vivons à l'âge de l'immédiateté, la culture comme médiation se trouve singulièrement mise en péril. Nous vivons à l'ère du numérique et assistons à une grande mutation technique, à la dissolution du livre dans une sorte de fluidité générale. Toute la question est de savoir si la littérature façonne encore nos existences, s'il y a place aujourd'hui pour la vision littéraire du monde. J'en doute de plus en plus...

Quelles clefs donnent la littérature ?

A. F. : Je conçois personnellement la littérature romanesque comme une école du jugement. Elle devrait nous déprendre de la pensée massive et nous apprendre à regarder la réalité humaine au cas par cas. En sommes-nous encore capables ?

Quels ouvrages vous ont initié à la littérature ?

A. F. : Les premières émotions littéraires datent de mon adolescence. Ce fut Dostoïevski, « L'Idiot » et « Les Carnets du Sous-Sol ». J'ai lu de très grands romans sans très bien les comprendre. Je vois avec tristesse se généraliser la littérature pour la jeunesse. Alors que la chance de la jeunesse, c'est de pouvoir accéder à une littérature qui n'est pas vraiment faite pour elle, c'est une expérience du transcendant. Je ne comprenais pas tout, tant mieux, c'était un acte de foi dans la vérité littéraire qui s'offrait à moi et m'échappait en même temps.

Propos recueillis par Nicolas Dambre

Encadré : « Un Cœur Intelligent »

Dans « Un Cœur Intelligent », Alain Finkielkraut loue le pouvoir d'élucidation que la littérature romanesque peut apporter à nos existences. Les neuf ouvrages choisis par le philosophe (Grossman, Camus, Dostoïevski, Blixen...) dévoilent des destins personnels face à quelques unes des tragédies du siècle dernier : par exemple, la dictature communiste avec « La Plaisanterie » de Milan Kundera, ou l'avènement du nazisme avec « Histoire d'un Allemand » de Sebastian Haffner. De ces cheminements individuels, le lecteur peut investiguer le sien, aidé par l'exégèse très référencée d'Alain Finkielkraut. Ce dernier dresse à travers ses commentaires un constat désenchanté à propos de l'âme humaine, tout en célébrant la singularité de chaque individu et la résistance de quelques uns.

Alain Finkielkraut, « *Un Cœur Intelligent* », Stock/Flammarion, 280 pages, 20 euros.